

L'ENFANT ROI, L'ENFANT DANS L'ADULTE ET L'INFANTILE

par **Simone Korff-Sauss**, Psychanalyste, Maître de conférences à l'ufr sciences humaines cliniques de l'université Denis-Diderot, Paris-vii, Membre de la Société psychanalytique de Paris

Plan de l'article

1. L'enfant et l'infantile
2. L'enfant dans la psychanalyse
3. L'enfant roi, un symptôme
4. Un enfant hypermoderne pour des parents hypermodernes

L'« enfant roi » est une terminologie qui décrit le maintien de l'illusion de la toute-puissance infantile. Évoqué comme tel, ce tableau clinique stigmatise l'enfant et le responsabilise du désordre qu'il porte. Une autre lecture est possible, celle d'un symptôme social témoignant d'une forme d'adaptation à notre société contemporaine.

L'enfance... On n'en finit jamais avec l'enfance, me suis-je dit à plusieurs reprises au cours de mes travaux de recherche et de rédaction sur les problématiques de l'enfance, à chaque fois que ce travail s'étendait sur un temps beaucoup plus long que prévu ...

Écrire sur l'enfant engage en effet profondément le rapport à l'infantile de l'auteur. Tout comme, et c'est mon hypothèse centrale, le rapport des adultes aux enfants, c'est-à-dire leurs attitudes à l'égard de l'enfant et le regard qu'ils portent sur lui, sollicite « l'enfant dans l'adulte », comme l'a si bien démontré Ferenczi.

Ma démarche est en effet très férenczienne, en résonance avec des positions qui ont traversé toute l'œuvre de Ferenczi et qui en constituent à la fois la profonde originalité et l'étonnante actualité. Sandor Ferenczi [1][1] Pour les textes de Ferenczi, je renvoie le lecteur... ne s'est pas occupé directement d'enfants, mais il a défini la démarche qui ouvre une approche psychanalytique de l'enfant, dans la mesure où, plutôt que d'imposer la norme de la méthode psychanalytique orthodoxe, il était ouvert à toutes les innovations qu'exigent des situations cliniques nouvelles – dont celle de l'enfant – qui ne paraissent pas pouvoir correspondre aux conditions classiques de la psychanalyse. « *Une sorte de foi fanatique dans les possibilités de succès de la psychologie des profondeurs m'a fait considérer les échecs éventuels moins comme la conséquence d'une "incurabilité" que de notre propre maladresse, hypothèse qui m'a nécessairement conduit à modifier la technique dans les cas difficiles dont il était impossible de venir à bout avec la technique habituelle. [...] Je devais donc sans cesse me poser la même question : est-ce que la cause de l'échec est toujours la résistance du patient, n'est-ce pas plutôt notre propre confort qui dédaigne de s'adapter aux particularités de la personne elle-même, sur le plan de la*

méthode ? » (Ferenczi, 1931.) Ainsi, Ferenczi a non seulement justifié l'application de la psychanalyse aux enfants, mais il a d'emblée vu que la pratique psychanalytique avec les enfants constituait un enrichissement pour la psychanalyse en général. Tout comme Freud s'est laissé enseigner par les hystériques, en se mettant à leur écoute, Ferenczi a pensé qu'il fallait écouter les enfants pour apprendre d'eux. L'enfant férenczien a quelque chose à nous enseigner.

C'est avec cet état d'esprit que j'ai voulu m'intéresser à la place de l'enfant dans notre société actuelle, en partant de mon impression que cette place est très paradoxale : d'une part, il est idéalisé, surinvesti, idolâtré. D'autre part, il apparaît de plus en plus souvent comme celui qui dérange et dont on ne respecte pas les besoins fondamentaux. Qu'en est-il du statut de l'enfant dans la culture contemporaine ? Il m'a semblé que la figure de l'enfant roi (Korf-Sausse, 2006) permettait de s'interroger sur cette problématique et d'en dégager les caractéristiques et les enjeux.

L'expression « *l'enfant roi* » connaît à l'heure actuelle un grand succès. Les parents, les éducateurs, les médias, bref la société dans son ensemble a tendance à considérer les enfants d'aujourd'hui comme des petits rois. Personnages tout-puissants aux privilèges de monarque, qui dictent leurs lois et n'admettent aucune limite à l'exercice de leurs pouvoirs et l'expression de leurs désirs. Enfant privilégié de nos sociétés occidentales, mais aussi l'enfant unique des familles chinoises, ou encore l'enfant de milieu défavorisé que ses parents gâtent pour qu'il efface leurs propres frustrations. Enfant gâté, enfant choyé, objet de toutes les attentions de ses parents.

Ma recherche est inspirée par un triple parti pris. Mon premier parti pris est de penser que les enfants rois ne sont pas si rois que cela... Ces enfants, dont on dit qu'ils sont gâtés, protégés, abondamment comblés par des parents qui se mettent en quatre pour répondre au moindre de leurs désirs et se plier à toutes leurs exigences, sont en réalité confrontés à des situations bien complexes, dont ils doivent se débrouiller. À y regarder de plus près, on voit d'emblée à quel point l'image de l'enfant roi est utopique. On lui en donne beaucoup, certes... Jouets, vêtements de marque, leçons de tennis, ateliers de peinture, initiation à l'anglais, cassettes vidéo, consoles de jeu, séjours linguistiques... Mais on lui en demande beaucoup aussi ! Enfant roi, oui, mais à quel prix ? Enfants surchargés, avec des emplois du temps de ministre. Enfants accablés par le poids des angoisses parentales, investis de la mission de réussir dans un contexte difficile. Enfants de famille immigrée qui ont la tâche impossible de réussir dans la société d'accueil tout en respectant les traditions de leur culture d'origine. Enfants programmés, sommés de répondre à l'image d'un enfant idéal, un enfant beau, en bonne santé, intelligent, performant, drôle, sociable... Enfants parfaits, qui laissent peu de place aux enfants « pas comme les autres », ceux qui ont une maladie, un retard, un handicap. Et puis, des millions d'enfants prostitués, exploités, abandonnés, livrés à des trafiquants de toutes sortes.

Mon deuxième parti pris est de penser que les enfants ont des capacités extraordinaires pour s'adapter aux situations les plus difficiles. Qu'ils sont doués d'une perspicacité aiguë à l'égard des adultes qui les ont engendrés, qui les entourent et les éduquent, et dont les motivations, les attentes, les exigences, sont souvent excessives, ou plutôt ambivalentes. Qu'ils manifestent une grande intelligence pour décoder leurs messages parfois énigmatiques et une véritable indulgence quant à leurs attitudes contradictoires.

Et qu'ils témoignent d'une étonnante inventivité pour forger des stratégies nouvelles, inédites, originales, pour faire face au monde moderne que les adultes leur laissent en héritage et qui demain – aujourd'hui ? – sera le leur. Ils s'y préparent activement. L'enfant roi anticipe sur le monde de demain. On pourrait même dire que, tel un prophète, il en annonce les caractéristiques.

Mais encore faut-il l'écouter... Or – et c'est là mon troisième parti pris –, les adultes écoutent peu les enfants. D'une manière générale, les adultes ont tendance à négliger ou à occulter le point de vue de l'enfant. Cette idée a été largement développée par Ferenczi, qui donne nombre d'exemples d'enfants non écoutés, « *mal accueillis* », avec sa notion magistrale de « *désaveu* », dont Ferenczi a si justement dit qu'il rend le traumatisme encore plus pathogène. « *Le comportement des adultes à l'égard de l'enfant qui subit le traumatisme fait partie du mode d'action psychique du traumatisme. Ceux-ci font généralement preuve d'incompréhension apparente à un très haut degré. [...] Ou bien les adultes réagissent par un silence de mort qui rend l'enfant aussi ignorant qu'il lui est demandé d'être.* » (1933.)

L'enfant et l'infantile

Mais peut-être faut-il distinguer enfant et infantile, et utiliser plutôt la notion de l'infantile, afin d'éviter un certain nombre de confusions. En effet, l'idée de « *l'enfant dans l'adulte* » a connu un immense succès, mais elle a aussi donné lieu à quelques malentendus. D'abord, une image idéalisée d'un enfant détenteur du vrai : l'enfant serait la vérité de l'homme. C'est l'illusion de pouvoir reconstruire l'enfance, telle qu'elle se serait réellement déroulée, pour rencontrer cet enfant que nous avons été. Or, les choses ne se déroulent pas ainsi, car la mémoire est une organisation complexe et toujours en mouvement, qui ne consiste pas à emmagasiner les traces mnésiques et à les garder telles quelles, les restituant en temps voulu, mais une machine à transformer [2][2] Je fais ici référence au modèle bionien qui conçoit... Avec le temps qui passe, les éléments qui composent la psyché se modifient en permanence.

Du fait de ces malentendus, les psychologues de l'enfance se débattent en permanence avec des problèmes épistémologiques et méthodologiques extrêmement ardu. Ils cherchent à rendre compte de la vie psychique de l'enfant. Mais comment la reconstituer ? Il y a deux voies possibles, la voie de l'observation directe des enfants et la voie de la reconstruction rétrospective à partir des adultes. Mais les deux voies présentent des difficultés. Les reconstructions après-coup sont incomplètes et trompeuses. Tout souvenir est un souvenir-écran, nous a appris Freud. On ne retrouve pas le passé, car le passé est toujours une reconstruction. D'autre part, les observations directes sur les enfants sont sujets à caution. Comment être sûr que les pensées et les fantasmes que nous prêtons aux enfants ne sont pas largement infiltrés par nos projections d'adulte ? C'est ce que l'on a beaucoup reproché à Mélanie Klein. C'est pourquoi les méthodes d'observation de l'enfant ont été critiquées par certains psychanalystes dans un débat qui oppose la psychanalyse, forcément rétrospective et subjectivante, et la psychologie à laquelle on reproche d'être objectivante. L'enfant réel de la psychologie est alors opposé à l'enfant reconstruit de la psychanalyse. Ce débat paraît, à l'heure actuelle, dépassé. La plupart des psychanalystes admettent maintenant que les travaux d'observation de l'enfant ont énormément contribué à nous faire connaître l'extraordinaire richesse des premiers stades de la vie psychique infantile.

Pour toutes ces raisons, la psychanalyse nous conduit à différencier enfant et infantile. Si l'enfance renvoie à des périodes et des événements réels, l'infantile est une fiction qui est issue d'un refoulé et qui renvoie à un lieu psychique et non pas un temps historique. Ce n'est plus une question de chronologie, mais de topique. La vie psychique comporte deux dimensions, celle de la réalité extérieure, événementielle, matérielle, et celle de la réalité psychique, fantasmatique, non historique. Elles sont difficiles à concilier, car elles correspondent à des points de vue incompatibles. Mais difficiles à séparer aussi, car jamais elles ne s'excluent l'une l'autre. Nous sommes faits d'histoire et de fantasme, et c'est l'intrication, toujours singulière, toujours mouvante, des deux qui trame le tissu de nos existences.

Dans sa rencontre avec l'enfant, l'adulte doit donc concilier une double approche. Ainsi Winnicott (1971), livre deux affirmations apparemment contradictoires. Il dit d'une part que « *les observations cliniques directes sur les bébés ont été à la base de toutes mes constructions théoriques* ». Mais il écrit par ailleurs : « *Mon expérience m'a conduit à reconnaître que des patients dépendants ou profondément régressés peuvent en apprendre plus à l'analyste sur la première enfance que ce qu'il peut tirer de l'observation directe des nourrissons* » (Winnicott, 1963). Dans les nombreux cas cliniques que Winnicott rapporte tout au long de son œuvre, on voit comment, loin de s'opposer ou de s'exclure, ces deux affirmations se complètent en alternant.

Les enfants rois ne sont pas si rois que cela

On ne peut que suivre la position remarquable de Winnicott qui parvient à articuler sans les confondre les deux positions, afin de tenir compte aussi bien de l'enfant réel et de l'enfant reconstruit à partir de l'adulte.

C'est dans ce contexte épistémologique qu'il faut analyser cette figure de l'enfant roi, qui est, elle aussi, une construction faite à partir des observations sur l'enfant dans notre société contemporaine et les projections des adultes.

L'enfant dans la psychanalyse

C'est à la psychanalyse qu'il revient d'avoir reconnu et repéré l'infantile à l'œuvre dans la vie psychique des adultes et d'en avoir fait en quelque sorte le centre de l'investigation et du traitement psychanalytiques. L'enfant est une figure centrale de la psychanalyse. Au-delà des idées reçues largement véhiculées, qui déterminent l'appréhension sociale de l'enfant, la psychanalyse éclaire autrement la figure de l'enfant roi, en montrant en quoi il correspond à des phases du développement et des aspects de la vie psychique.

Mais, s'il y a des enfants rois, c'est qu'il y a des adultes qui les mettent à une place de roi, et acceptent d'être leur serviteur.

Pourquoi ? Qu'est-ce qui amène certains parents à se mettre au service de ce petit suzerain ? Quelles sont les motivations des parents à laisser s'instaurer ces situations inversées, où c'est l'enfant qui fait la loi ? Où l'adulte est un enfant démuné, sans moyens d'intervention, face à cet être tellement plus petit que lui, tellement dépendant, et qui

cependant devient un géant au pouvoir sans bornes, devant lequel il se plie ? L'hypothèse que je développe, c'est que les adultes sont dans une profonde identification à Sa Majesté le Bébé, à qui ils autorisent, par procuration en quelque sorte, à exercer un pouvoir qu'ils auraient tant aimé avoir... ou garder. Car l'enfant est fondamentalement une projection narcissique des parents, comme l'a écrit Freud. L'amour dont il sera investi par ses parents est d'abord leur amour-propre. Ainsi, l'enfant assure l'immortalité du Moi parental et devient le dépositaire du narcissisme infantile du parent, qui projette sur l'enfant l'image de sa toute-puissance infantile à laquelle il ne peut renoncer. Voilà l'acte de naissance de l'enfant roi, qui sera chargé d'une double mission : combler les manques des parents et maintenir l'illusion de la toute-puissance infantile. L'enfant roi tend aux adultes un miroir dans lequel se reflète l'illusion de leur propre toute-puissance.

La psychanalyse éclaire la figure de l'enfant roi en montrant que la toute-puissance est un élément caractéristique de la psychologie infantine. Les enfants sont tout naturellement des rois et des reines qui pensent que le monde leur obéit et qu'ils peuvent exercer leur pouvoir sur les autres, qui sont leurs serviteurs ou leurs esclaves. La toute-puissance infantile est liée à la prématuration du petit humain. Le nouveau-né est un être inachevé qui a besoin, pendant un temps très long, des adultes pour survivre et se développer. Cet état a été décrit par les biologistes par le terme de « néoténie », qui est la persistance, temporaire ou permanente, des formes larvaires au cours du développement d'un organisme. Le bébé est complètement dépendant de l'autre, ce qui se traduira sur le plan psychique par un état de détresse, la fameuse *Hilflosigkeit* décrite par Freud. La prématuration a comme conséquence de prolonger la dépendance du petit humain et d'accroître l'importance de l'environnement, en particulier le rôle des adultes qui assurent les soins et l'éducation à l'enfant. Pour Freud (1926), ce facteur biologique est une des raisons qui « crée le besoin d'être aimé, qui n'abandonnera plus l'être humain ». La néoténie a aussi comme corollaire le développement exceptionnel de l'être humain, car la croissance lente caractéristique de l'espèce humaine est fondatrice de ses capacités cognitives inégalées, ainsi que de la création d'un psychisme et de l'insertion dans une culture.

Sur le plan psychique, la néoténie est une réalité douloureuse, une véritable blessure narcissique, que l'être humain préfère occulter ou oublier. L'enfant parce qu'il est en plein dedans et qu'il cherche à s'en sortir. L'adulte parce qu'il s'en est sorti et a acquis son autonomie au prix de quels efforts et quels renoncements ! C'est le déni de la dépendance qui conduit à tolérer, voire favoriser, des attitudes tyranniques, car elles évitent aux deux parties les frustrations et les séparations nécessaires. D'après Françoise Dolto (1984), le développement qui amène le bébé omnipotent et tyrannique à devenir un adulte capable de tenir compte des autres passe par une série d'interdits qu'elle nomme « *les castrations symboligènes* ». D'abord, il y a la castration ombilicale, qui implique la coupure de la naissance et l'attribution du prénom qui inscrit l'enfant dans l'ordre du langage et de l'état civil. Puis vient la castration orale. Celle-ci implique l'interdit de manger le corps de l'autre, c'est-à-dire la répression de la pulsion cannibalique aussi bien du côté de l'enfant que du côté de la mère. Puis viennent la castration anale et génitale, l'interdit de l'inceste... Faute d'instaurer ces interdictions structurantes, les parents maintiennent l'enfant dans une place d'enfant roi, qui a pour fonction d'être un complément narcissique devant combler leurs propres manques.

L'enfant roi, un symptôme

À partir de là, la question sur laquelle je m'interroge est la suivante : qu'en est-il de l'enfant dans la société contemporaine ?

En quoi les nouvelles données de l'organisation des familles et des modalités de procréation modifient-elles les enfants ? Quelles sont les conséquences de ces mutations contemporaines sur la subjectivité individuelle et, en particulier, sur les rapports entre les enfants et les adultes ? Elles ne peuvent pas être sans effet sur la conception que les adultes se font de l'enfant, mais aussi sur l'image que les enfants se font d'eux-mêmes. C'est dans ce contexte que surgit le phénomène « enfant roi ».

L'évocation de l'enfant roi sert souvent à donner une image péjorative de l'enfant. Il m'a semblé que ce discours social plutôt dévalorisant et alarmiste, mais très médiatisé, sur l'enfant roi constitue un symptôme, et que l'on pourrait essayer de le traiter comme tel. Si cette figure de l'enfant roi surgit à l'heure actuelle, est-ce que cela ne correspond pas à l'expression d'un conflit dont il conviendrait, en suivant la conception freudienne du symptôme, de rechercher les origines et les causes ? Si, dans une perspective psychanalytique, on estime que tout symptôme a un sens, quel est le sens de l'enfant roi ?

Dans le domaine de l'enfance, nous vivons un moment où deux systèmes coexistent. D'un côté, l'enfant qui s'insérait dans le modèle traditionnel du couple et de la famille, de l'autre, un enfant dans lequel les adultes ont du mal à se retrouver. D'une certaine manière, l'enfant roi est un compromis historique, né de la nostalgie d'un ancien système et annonciateur d'un nouveau. D'où son statut très contradictoire, source d'une grande conflictualité.

En effet, si on veut reprendre les choses sur un plan historique, on voit comment, au cours de la deuxième moitié du xx^e siècle, l'image et le statut de l'enfant ont fondamentalement changé. C'est depuis les années cinquante que s'est produite une modification radicale dans tous les registres [3][3] Les étapes de cette évolution sont remarquablement... : pédagogie, économie, consommation, psychiatrie, politique, juridique, vie sociale. Il s'agit véritablement d'un nouveau regard anthropologique sur l'enfant : il n'est plus perçu comme un adulte en miniature, mais comme un être en soi. Il n'est plus un objet, mais un sujet. La modernité correspond au développement d'une société démocratique, où chaque être humain est l'égal de l'autre. Il n'y a pas de raison que la relation adulte/enfant échappe à ce modèle, dit Alain Renaut (2002). La démocratisation qui modifie les rapports entre employé et patron, citoyen et gouvernant, homme et femme, père et mère, touche aussi les relations entre parents et enfants. Mais si l'enfant est considéré comme l'égal de l'adulte, il n'a pas les moyens d'assumer cette égalité, car il continue à avoir besoin d'eux. D'où le conflit : comment l'adulte pourra-t-il concilier le fait de considérer l'enfant comme son égal qui a donc les mêmes droits que lui et le fait que l'enfant soit dans une situation de dépendance à son égard ?

Un enfant hypermoderne pour des parents hypermodernes

L'enfant est, lui aussi, pris entre deux mondes qui lui imposent des exigences contradictoires. Je fais l'hypothèse que tous les comportements qui caractérisent l'enfant roi peuvent être interprétés comme des modalités défensives ou adaptatives en réaction contre ou, au contraire, en adaptation à ce contexte de l'hypermodernité [4][4] La Modernité, débutant à la Renaissance, a affranchi...

Il s'ajuste aux circonstances de sa vie : les changements, les fluctuations, les incertitudes, les ruptures, les violences, les abandons. Ce monde est marqué par le stress, l'urgence, la satisfaction immédiate des désirs, l'intolérance à la frustration. Inventivité, mobilité, souplesse, fluidité, en sont les exigences. La capacité d'adaptation à ce monde implique des personnalités flexibles, capables de construire et de reconstruire des identités multiples et changeantes.

Pour prendre un exemple, ce que l'on appelle le « *work-alcoholism* » des adultes modernes n'est pas sans évoquer l'hyperactivité de l'enfant, ce syndrome tellement mis en avant et tellement emblématique de la modernité. N'y a-t-il pas une certaine hypocrisie à reprocher aux enfants d'être hyperactifs, à en faire une entité psychopathologique, à instaurer des traitements spécifiques (la fameuse Ritaline), alors que ces comportements des enfants correspondent exactement à ce qui est requis des adultes dans bien des secteurs du monde social et du monde professionnel ? Chez les adultes, on décrit les pathologies de la surchauffe, les dépressions d'épuisement, le *burn out*, etc. Chez les enfants, le manque de concentration, l'instabilité, la violence... On lui reproche de ne plus fournir d'efforts intellectuels, de ne plus être capable de lire un livre. Mais qu'en est-il des adultes dans le domaine de la lecture... ? Dans un monde adulte, marchandisé, les enfants adhèrent au modèle consumériste. Quoi de plus normal ? C'est comme si l'enfant devait perpétuer des valeurs que les adultes ont abandonnées, affronter des difficultés que les adultes s'épargnent, prendre sur lui des devoirs dont les adultes se débarrassent.

Ainsi, les caractéristiques que l'on attribue à l'enfant roi (et qu'on lui reproche !) correspondent au portrait que font des historiens ou des sociologues de l'individu moderne (Aubert N., 2004, Lipovetsky G., 2004). L'autonomie est le maître mot de l'individu moderne. Il se veut autosuffisant, libéré des traditions, affranchi des contraintes familiales, libre de choisir ses relations et de les modifier au gré de ses mouvements affectifs. Pour l'historien Marcel Gauchet (1998), la personnalité contemporaine, renonçant à une inscription collective, ne reconnaît pas son héritage. Elle veut se définir non pas par des règles qui viennent d'ailleurs ou d'un avant, mais par une autodétermination. Elle vit dans l'illusion que chacun pourra inventer tout par lui-même et non pas à partir de données fournies par d'autres qui lui ont préexisté et qui auraient quelque chose à lui transmettre. Il n'y a plus de principe entraînant l'adhésion collective qui dessinerait, pour tous, des appartenances collectives permettant d'étayer les identités personnelles.

En arrivant au terme de notre enquête sur l'enfant roi, pouvons-nous en dire plus sur ce dont il est le symptôme ? Je dirais que, si l'enfant roi est une projection narcissique de ses parents, il est aussi une réplique, en miroir, de l'adulte contemporain. Un paradigme de l'hyper-modernité, une figure anticipatrice du futur. Non seulement ces enfants

contemporains que l'on qualifie d'« enfant roi » se protègent, mais ils s'adaptent en développant de nouvelles compétences et en inventant des stratégies innovantes que produisent ou requièrent les technologies émergentes.

Bibliographie

- **Aubert N., 2004**, sous la direction de, *L'Individu hypermoderne*, Érès.
- **Dolto F., 1984**, *L'Image inconsciente du corps*, Paris, Le Seuil.
- **Ferenczi S., 1933**, *Confusion de langue entre les adultes et l'enfant*, Réédité avec le texte sur le nourrisson savant, Paris, Payot&Rivages, 2004.
- **Ferenczi S., 2006**, *Le Traumatisme*, avec une préface de Simone Korff-Sausse « Ferenczi, un pionnier méconnu », Paris, Payot&Rivages.
- **Ferenczi S., 2006**, *L'Enfant dans l'adulte*, avec une préface de Simone Korff-Sausse.
- **Freud S., 1926**, *Inhibition, symptôme et angoisse*, Paris, Quadrige, Puf, 1993.
- **Gauchet M., 1998**, « Essai de psychologie contemporaine. Un nouvel âge de la personnalité », Revue *Le Débat*, n° 99, Paris, Gallimard.
- **Gavarini L., 2001**, *La Passion de l'enfant. Filiation, procréation et éducation à l'aube du xxi^e siècle*, Denoël.
- **Korff-Sausse S., 2004**, « De l'enfant terrible au nourrisson savant », Paris, Payot&Rivages.
- **Korff-Sausse S., 2006**, *Plaidoyer pour l'enfant roi*, Paris, Hachette-Littératures.
- **Lipovetsky G., 2004**, *Les Temps hypermodernes*, Paris, Grasset.
- **Renaut A., 2002**, *La Libération des enfants. Contribution philosophique à une histoire de l'enfance*, Bayard/Calmann-Lévy.
- **Winnicott D., 1963**, « Distorsions du moi en fonction du vrai et de faux self », in Winnicott D. W., *Processus de maturation de l'enfant*, Paris, Payot, 1978.
- **Winnicott D. W., 1971**, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1978.

Notes

[1] Pour les textes de Ferenczi, je renvoie le lecteur aux deux volumes de Payot&Rivages qui rééditent les principaux écrits de Ferenczi, en particulier ceux de la fin de sa vie (Ferenczi S., 1933, 2006).

[2] Je fais ici référence au modèle bionien qui conçoit l'appareil psychique essentiellement comme un appareil à transformer.

[3] Les étapes de cette évolution sont remarquablement décrits dans l'ouvrage de Gavarini L., 2001.

[4] La Modernité, débutant à la Renaissance, a affranchi la pensée de la religion, de la morale et de la politique et a instauré les idées de progrès, de raison et de bonheur. À la fin des années soixante-dix, elle a été reléguée avec le concept de postmodernité, introduite par Lyotard, et la déconstruction des grandes idéologies explicatives du monde. Puis, à la suite d'une nouvelle rupture, on introduit actuellement la société hypermoderne. C'est une société qui se caractérise par l'excès. Elle nous confronte à l'« hyper » dans tous les domaines : hypercapitalisme, hyperpuissance, hyperterrorisme, hyperindividualité, hypermarché.